

Séminaire d'été 2021, L'Identification

Mercredi 25 août 2021

Intervention de **Thatyana Pitavy**

Unique en son genre

Sommes-nous lunaires, unaires, binaires ou *non-binaires* ? Je vous propose d'avancer sur ce sujet brûlant et polémique du non-binarisme, autrement nommé, genre fluide. Comme vous savez, les non-binaires sont ceux qui se proclament ni homme, ni femme, mais un entre deux, voir aucun des deux. A ce propos, nous sommes loin du séminaire de l'Identification que nous travaillons cette année, loin de ce qui fait trait d'identification symbolique, à savoir le signifiant phallique. Signifiant de la castration/division et de la différence des sexes. Voici que c'est bien lui, le signifiant phallique qui est refusé dans la logique non-binaire. Refus du phallus donc et pour cause, refus du trait. Si les non-binaires disent « non » au trait de la différence, alors quelle est la nature de ce non au trait ? S'agit-il d'une tentative d'annulation, d'une neutralisation, d'un déni ou de toute autre chose ? Que serait-il d'une identification au non-trait ? Questions passionnantes. Voyez-vous, nous sommes loin aussi du sujet névrotique classique et de sa double Altérité – l'Autre, nous sommes loin de ce pas de deux, de cette danse bien serrée, illustrée par le tore de la demande de l'un et du désir de l'Autre valsant autour d'un même trou, vrai trou, celui du « non rapport », trou structurant de l'objet du désir. Nous sommes ici devant un phénomène sociétal qui a pris la vague d'autres groupements identitaires déjà bien en place qui ne cessent de s'inscrire par des dénonciations, des revendications et des inventions hastag # de tout type : racial, sexuel, genre, classe social, traumatisme, etc. Retournement incroyable de la « victime » en drapeau de fierté, victime sans pitié : « surveiller et punir », voici le mot d'ordre. Si la référence est faite ici à Foucault, reste à savoir dans quelle prison sommes-nous et qui a pris le pouvoir ? Les non-binaires arrivent donc dans ce terrain fécond, mutant où toute minorité réclame le droit à la parole et à la réparation. Ce qui cri dehors nous concerne, nous psychanalystes, « l'inconscient est le social et le politique », nous dira Lacan. Or, une fois que ce qui se crie, ce qui s'écrit dehors est ce que nous sommes en train de « fabriquer », nous les humains, alors il vaut mieux s'y coller un peu afin de savoir de quoi il s'agit. La question du non-binarisme a été travaillé par beaucoup d'entre nous ces derniers mois, et ce qu'on constate c'est que nous n'avons pas toujours le même point de vue sur la question, ce qui est plutôt un bon signe ! Or, le risque d'aborder ce type de sujet est celui de se sentir obligé de prendre parti, suis-je pour ou contre le non-binarisme ? « J'aime, j'aime pas ». Voyez-vous, ça peut vite nous diviser... alors que franchement chacun fait comme il veut, comme veut sa jouissance. Et que, s'il y a liberté, la responsabilité va de pair, en ceci que nous sommes toujours responsables de notre position de sujet, pour notre meilleur et notre pire. Deuxième point, le psychanalyste n'est pas un garant ni un prescripteur de la norme social, encore moins d'un ordre morale quelconque, alors pour ou contre le non-binarisme, ça, ce sont nos petites affaires personnelles, on peut en parler, mais chacun s'en débrouille. Voilà, il me semble que la question ici n'est pas celle de se positionner pour ou contre, même si, du seul fait qu'on ouvre la bouche, c'est qu'on a déjà pris parti. En tout cas, ce qui m'intéresse, c'est de savoir ce qu'ils nous apprennent les non-binaires, de quoi sont-ils le nom ? Quelle est notre position éthique et clinique face à cela ? Voici des questions à ne pas « esquiver » !

Force est de constater que nous avançons sur un terrain glissant, qui n'est pas sans nous causer un certain type d'embarras, tout d'abord, parce que l'identité de genre n'est pas un concept psychanalytique, encore moins l'identité de genre fluide ! Si j'entends bien, inclure la fluidité dans le genre est déjà une tentative, une ruse de ne pas se laisser attraper, cerner, identifier. Voici déjà une première difficulté à prendre en compte, à savoir, cet aspect glissant, mutant, temporelle de l'affaire. Alors comment allons-nous procéder ? L'identité est une notion qui est dans une interface entre l'individuel et le collectif. Entre le « je » du sujet et son moi. Entre la psychanalyse et les sciences sociales. Ceci dit, Lacan a quand même donné une définition de l'identité que nous connaissons tous : il dit « qu'il est clair que l'identification, c'est ce qui se cristallise dans une identité ». A partir de là, Lacan reprend les trois identifications freudiennes :

- Identification dite au père, par amour au père (réel)
- Identification au trait, au signifiant (symbolique)
- Identification hystérique, celle par contagion (imaginaire)

Je vous rappelle qu'il articule cela en termes d'une triple identification, Selon lui, les trois formes d'identification freudiennes se réalisent à partir du *einzigster zug*, à savoir, du trait unique. Trait unique que Lacan reprend à son compte comme trait unaire. Ces identifications pouvant se cristalliser en une identité, en ceci qu'elles ont tendance à vouloir s'unifier, à faire UNE identité. Dans son excellent article, *Les quatre composants de l'identité*, qui date déjà mais qui reste d'une actualité incroyable, Charles Melman décompose l'identité en quatre : identité réel, identité imaginaire, identité symbolique et celle du symptôme. La présenter ainsi, c'est une façon de relativiser cette notion unificatrice de l'identité, mais aussi de nous faire entendre que l'identité a une structure plurielle. Certains types d'identité vont venir nous coller à la peau, celles qu'on n'aura pas choisi, par exemple : mon nom, mon sexe biologique, ma langue maternelle, puis il y en aura une autre, une quatrième, celle du symptôme, qui est aussi celle du fantasme (car nous savons ô combien le symptôme et le fantasme sont dans un rapport étroit), donc une quatrième identité, celle du symptôme qui viendrait porter ma signature, ma place de sujet, celle enfin où je suis pour quelque chose, où je suis identifié par les autres dans ma singularité et par ce que « je crois être ».

Or, pour ce qu'il en est de l'identité de genre, cela nous laisse penser qu'elle se situe tout d'abord du côté de l'identité imaginaire. Celle qui consiste à faire le caméléon, dit Charles Melman. La plasticité est telle, « qu'à faire comme ces animaux, nous n'avons qu'à prendre la couleur du fond sur lequel nous sommes posés ». Seulement couleur homme, couleur femme, ça ne les intéresse pas, la couleur du fond c'est l'arc-en-ciel... Effectivement que la palette est beaucoup plus large. Que dire de l'identité symptomatique ? Même si nous connaissons l'aversion du non-binaire à l'endroit du père, et que le symptôme en psychanalyse est une version du père, une père-version, malgré l'aversion donc, il me semble que c'est bien cet aspect symptomatique, voir même hystérique que nous retrouvons dans la revendication non-binaire. On pourrait dire que La version (qu'on peut écrire comme on veut, La version, l'aversion, l'a-version – version du petit a), cette aversion donc, c'est bien elle qui va venir se placer tout contre le père, tout contre ce père décliné, désavoué, de nos jours. Les non-binaires ont du père, en ceci qu'ils sont soumis, eux aussi au symbolique et au langage, mais ils n'ont visiblement pas le goût du cannibalisme, ni de l'incorporation. Tous vegan ! Donc l'identification première, celle dite au père, celle qui servira de matrice aux deux autres, est en quelque sorte mise à mal, refusée, et à partir de là, de quel père s'agit-il et quels effets sur le sujet ? Des sujets affranchis, oui, dans le meilleur de cas, mais aussi des sujets errants, atopiques, perdus, souvent indécis.

Après ce tour rapide par les identifications et par cette notion d'identité, quels sont donc les outils psychanalytiques, cliniques et théoriques dont nous disposons pour entendre, pour lire ce que disent les non-binaires ? Pour cela, je vous propose d'avancer par la voie du fantasme, point là aussi d'identification majeur. Quel fantasme viendrait supporter cette logique non-binaire : ni femme, ni homme, un entre deux, aucun des deux ? C'est intéressant car la nomination porte ici sur l'ouverture, sur l'infini potentiel du « entre deux ». Entre deux signifiants : entre femme et homme : un infini. Le sujet se constituant, s'inventant dans ce continuum holophrasique du entre deux. Un sujet qui se veut sans coupure et sans perte. Nous savons que dans la logique binaire l'identité de genre (imaginaire) sert à orienter l'identité sexuée, autrement dit, si je me reconnais femme, alors mon choix d'objet sexuel est l'homme et vice-versa, je schématise, mais il y a peu de variations... Pour l'homosexualité le choix d'objet est aussi tout à fait identifié : la personne du même sexe. Enfin, comment reconnaître mon objet de désir, dans une logique qui ne se veut ni fixiste, ni binaire ? On dit, « j'aime la personne, qu'elle soit homme ou femme qu'importe » Pourquoi pas, après tout ? Et pourtant, faire l'amour avec un homme ou avec une femme ne sollicite pas les mêmes trous du corps, ni les mêmes odeurs, ni la même position subjective... Il me semble quand même que ce n'est pas si simple, ni si fluide que ça du côté du sexuel. Comme pour tout un chacun d'ailleurs. Ceci dit, il n'y a que les analystes qui tiennent tant au sexuel voire au phallus comme clé de voûte, c'est sans doute notre déformation professionnelle ! *Eh bien, tant mieux si on y tient encore !* Évidemment que le sexuel et le phallus n'expliquent pas tout, mais on peut dire que le phallus est un des éléments essentiels au rouage structurel du *parlêtre*, même s'il est loin d'être le seul.

Une érotique qui se veut non genrée, comment s'y retrouve-t-on là-dedans ? Quel objet viendrait faire cause de désir dans un corps qui se veut labile ? Un corps résistant à l'écriture et à la lettre. Objet non-identifié. Ni homme, ni femme, un entre deux, aucun de deux. On peut tout à fait faire la disjonction entre identité de genre et identité sexuée (orientation sexuelle), mais on ne peut pas faire fi des rapports qu'il y a entre ce que *je suis* et comment *je jouis*. Il me semble que comme tout le monde, les non binaires ne sont pas épargnés de comment répondre au manque-à-être, autrement dit, à la castration. Alors comment répondent-ils au « il n'y a pas de rapport sexuel » ? Certains peuvent répondre au « non-rapport » par littéralement, « plus de rapport », comme ceux qui se nomment asexuel, même si cela semble régler la question, mais je ne crois pas que ce soit là leur fantasme ultime. J'aurais une tendance à lire, chez les non-binaires, plutôt une tentative de faire rapport justement. On y reviendra.

Or, pour avancer dans ma recherche, je suis allée sur internet voir où ils étaient avec le porno. La pornographie en dit beaucoup des fantasmes sexuels. Alors le porno non-binaire est presque inexistant, en tout cas, il n'y a pas de thème identifié, identifiable. Le moteur de recherche Google m'a amené à cette figure hybride du « shemale » (qui veut dire « elle » en anglais + male), c'est un produit 100% pornographique, un trans-fétiche, qui heurte la communauté transsexuelle, d'ailleurs, car ils le font pour l'argent et non pour la cause trans. Si j'ai choisi de vous en parler ici, c'est que l'apparence du « shemale » est celle d'une femme dominante avec un pénis en érection, un variant de la mère phallique. Ce n'est pas un fantasme nouveau, on retrouve cette figure dans de nombreux rêves de nos patients homosexuels ou hétérosexuels. Mais là, on pourrait dire qu'il s'agit plutôt d'une logique « et homme, et femme », ou un mélange de deux. Le fantasme sexuel qui se cache derrière cette figure, serait celui de pouvoir jouir des deux, du deux, de l'entre deux. Figure du travesti, figure qui trouble le genre depuis des siècles déjà ! En tout cas, trouver une identité de genre qui me convienne, en rejetant la norme mâle, n'est pas sans effets sur la sexualité aussi. Alors, lesquels ? D'un côté tout est

potentiellement possible, donc tout est excitant. Nous pouvons retrouver la même diversité d'orientations sexuelles que d'identités de genres. *Qui je veux, quand je veux, comme je veux.* Discours pragmatique, performatif des postmodernes, rappelle Éric Marty dans son livre *Le sexe des modernes*. Du sur mesure, peut-on dire. Mais dans la pratique, je crois que c'est beaucoup plus complexe que cela, car je peux me retrouver face à cet impossible, à savoir, qu'une identité de genre fluide peut rencontrer un corps bien têtue, voire capricieux. Un corps qui ne va pas vouloir répondre ni au doigt, ni à l'œil de mon identité du jour. Car si je peux avoir l'impression de maîtriser mon identité de genre, la jouissance du corps, elle, se jouit, elle se jouit du moi.

« Unique en son genre », fantasme féminin par excellence, mais là aussi c'est mort, une femme, l'altérité, où est-elle passée ? Là aussi, l'axiome lacanien a été pris au pied de la lettre, « la femme n'existe pas ». Éric Marty souligne que s'il y en a bien une qui se fait éjecter du discours post-moderne, c'est la femme. Le comble du féminisme. Une femme représente une menace, l'incarnation même du binarisme, l'Autre sexe. Alors, être unique en son genre ? Un fantasme du particulier qui se veut universel ? Changement de paradigme : d'Homme/Femme au Binaire/Non-binaire ? Sommes-nous déjà là ? Est-ce que le non-binaire viserait à se faire compter comme pour une femme, une par une, or pas tout à fait comme pour une femme, car la logique non-binaire se veut plutôt un par une ou une par un, *comme si* le point de départ et d'arrivée importait peu. Mais dans ce changement de paradigme que je vous propose : homme/femme au binaire/non-binaire, dans cette équation, c'est au signifiant femme que le non-binaire viendrait se substituer, alors « non-binaire is the new femme » ?

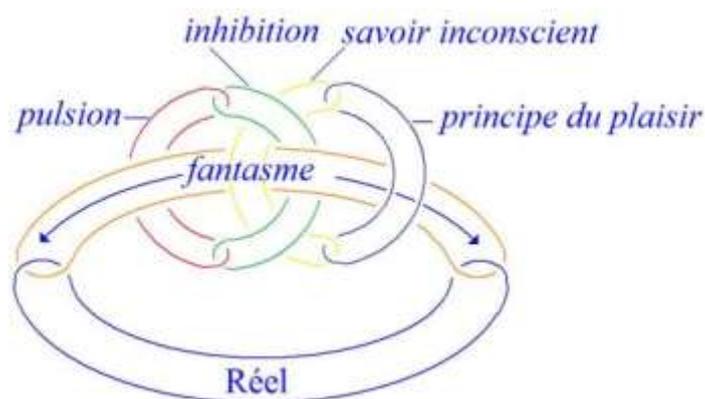
La question de la non-binarité n'est pas simple pour moi à aborder ici, n'ayant que très peu de pratique avec des sujets se présentant comme non-binaires, surtout pas assez de recul sur des situations cliniques de ce genre, le verbatim manque. Et vu la portée du livre de Paul B. Preciado, « Je suis un monstre qui vous parle », et de sa méfiance à l'égard de la psychanalyse voire des psychanalystes, je ne crois pas que nous avons bonne presse auprès d'eux. De plus, je ne crois pas non plus qu'ils soient demandeurs de faire l'expérience d'une cure analytique une fois que la non-binarité semble tomber comme un gant, alors quand on trouve chaussure à son pied, franchement on ne va pas se casser la tête avec une psychanalyse. Puis, à vrai dire, cette méfiance, on peut la comprendre en partie, car il est vrai que nous pouvons encore témoigner de ce fâcheux réflexe qui consiste à considérer tout ce qui sort de la norme mâle, de la norme phallique, comme étant pathologique. Ce qui est un problème me semble-t-il, cela pouvant vite limiter notre lecture et notre façon d'orienter une cure analytique, au-delà même de ces questions du genre. Ajoutons à cela que quand nous les entendons parler, les non-binaires, c'est toujours eux qui savent... Ils sont pris dans un tel effet de sens et de vérité qu'aller s'adresser à un *sujet supposé savoir*, ça me paraît alors hors de portée. Sauf, à venir s'adresser pour une autre demande que celle de leur non-binarité. Comme c'est le cas quand ils viennent consulter en service spécialisé pour traiter une toxicomanie, une anorexie, par exemple. Dans ce cadre-là, il m'arrive de rencontrer des sujets non-binaires et des *trans* qui viennent traiter leur addiction. Mais comme vous savez, les addictions sont très souvent liées aux problèmes d'identité, notamment d'identité sexuée. On se souvient du sexolithe proposé par Charles Melman à propos de drogues. On peut tout de même rappeler que l'identité de genre et l'identité sexuée n'est une donnée de départ pour personne et que pour s'en fabriquer une, il faut mettre du sien... Il est vrai aussi, que cela se pose de façon plus normée, plus genrée pour beaucoup d'entre nous, et c'est un fait que, quand il y a accord entre genre et sexe biologique, la réponse du côté du social ne se présente pas de manière hostile, ce qui n'est pas les cas, encore

aujourd'hui, pour les trans-sujets. On peut dire qu'être normé, donne une fluidité d'un autre genre. On sait que le ressenti du « comment je me sens dans mon corps » n'est pas une mince affaire, mais quoi qu'on fasse, notre condition animale est polarisée, sexuée mâle et femelle et, de ce réel là, on ne peut pas se débarrasser, même avec la chirurgie. Un corps né sexué, reste sexué, et même si l'anatomie n'est pas le destin, naître avec un pénis ou un vagin change un peu la donne.

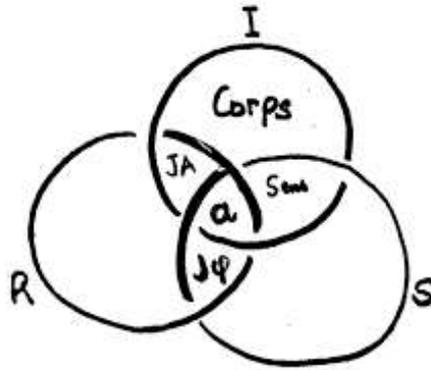
Mais alors, si l'anatomie n'est pas le destin, et là on contredit Freud, si le genre est une construction sociale à proscrire, alors d'où je m'oriente, à quoi/à qui je m'identifie ? Qui s'identifie ? Qui suis-je ? Si je vous dis que je suis un homme, est-ce que cela suffit de dire pour que je sois un homme ? A partir de quand un dire prend acte ? Puis comment j'arrive à cette conclusion pas banale, mais pas moins fantasmagorique « ni homme, ni femme, un entre deux » ? Question, réponse et vérité émanant de la pensée et du corps lui-même. Dans le Moment de conclure, Lacan avance ceci :

« L'étoffe de la métaphore, c'est ce qui dans la pensée fait matière, ou comme dit DESCARTES : étendue, autrement dit corps. La béance est ici comblée comme elle l'était depuis toujours. Le corps ici représenté est fantasme du corps. Le fantasme du corps, c'est l'étendue imaginée par DESCARTES. Il y a distance entre l'étendue de DESCARTES, et le fantasme. Ici intervient l'analyste qui colore le fantasme de sexualité» (Leçon du 20/12/77)

Alors fantasme du corps, où Lacan laisse entendre que l'imaginaire fait corps « la pensée fait matière, fait corps ». Cette notion d'étendue chez Descartes est forte intéressante pour aider à penser les corps non-binaires. Corps en extension au-delà du corps réel. Fantasme du corps, pris dans l'espace-temps des identités fluides, imaginées, imagées. Fantasme de ce qu'un corps est capable d'être et jusqu'où il peut aller. Imaginons une droite, allant d'un point A au point B, du zéro au Un, de la femme à l'homme. Or, posé sur cette droite, il y a un curseur qui bouge, qui se déplace dans cet intervalle fermé/fini mais également ouvert/infini dans son intérieur, entre le zéro et le 1, un infini. Nuances des corps, des corps potentiels. A pousser l'image du curseur à son extrême, on va dire qu'un corps poussé jusqu'à l'autre bout de la droite c'est l'expérience et le fantasme de la trans-identité qu'on voit apparaître. Celui qui consiste à fabriquer l'Autre sexe en soi. L'union sexuelle en soi-même, *l'union sexuelle en elle-même* est une expression de Lacan concernant la jouissance et la position féminine. En tout cas, on va retrouver un pousse à l'Autre sexe, homme ou femme dans le non-binarisme. Voyez-vous l'Altérité est fabriquée dans cet espace de l'étendu, celui du fantasme du corps. Mais contrairement au trans, les non-binaires, semble vouloir garder un retour possible, garder la possibilité de revenir au corps de départ, si toutefois, ils réalisent que ce n'est pas ça... Fantasme du corps, transformations du corps non sans artifice, car cela vient souvent faire appel aux transformations chimiques et parfois chirurgicales (qui, dans ces cas-là, peuvent être sans retour), des corps visant toujours un peu plus d'étendue. Paul B. Preciado parle de son expérience avec la testostérone par exemple, il dit que la testostérone est pour lui ce que la plante hallucinogène est pour le shaman. Autant dire, un portail à d'autres dimensions ! Un corps expérimental, qui se prête à l'expérience réelle, corps aussi scientifiques. En ce qui concerne les non-binaires, je voudrais vous proposer une hypothèse, celle d'un accouplement du fantasme avec le réel. Un accouplement sinthomatique du réel et du fantasme illustré par Lacan avec ce « tore à 6 » brins. Un noeud complexe fait de trois faux-trous, de trois couples noués borroméenement. L'accouplement du fantasme et du réel apparaît dans ce nouage en place tierce. Autrement dit, c'est ce faux-trou qui va assurer le nouage.



Qu'est-ce que c'est cette topologie du faux-trou ? Topologie du Sinthome, autrement dit, tentative de venir suppléer, par la métaphore, le vrai trou, celui du « il n'y a pas de rapport sexuel ». Fantasme d'accouplement, celui de faire rapport à deux, tentative de s'inventer une métaphore paternelle qui tienne au corps. Structurellement, dans ce nouage à deux, celui du faux-trou, les deux brins se retrouvent à pouvoir se substituer un à l'autre, en sachant que l'effet de métaphore, va au-delà ici de la substitution ou de l'analogie. L'effet de métaphore est ici nouage et écriture. Alors, tentative de saisir le réel par le corps. Or, l'autre nom de cette saisie du réel par le corps, nous le connaissons tous, c'est celui de la jouissance. Qu'en est-il quand c'est la jouissance qui nomme, qui fait métaphore ? S'agirait-il de faire de ce fantasme du corps un dire, une vérité ? A « hycroït » que l'étendue du corps et le réel sont ici équivalents ? Dans cette pente, on peut aller jusqu'à confondre réel et vérité. Il y a du vrai dans le réel, mais ça ne se superpose pas. Ceci dit, la fluidité peut longtemps ne rester que dans l'imaginaire, on peut s'imaginer comme on veut, dire ce qu'on veut : homme, femme, un entre deux, un mélange de deux, aucun des deux, mais pour que cela puisse faire acte, il faut un peu plus, d'où l'accouplement avec le réel du corps, mais aussi la demande de reconnaissance adressée à l'Autre social, juridique, politique. Un accouplement qui « fait-ek-sister » le corps. La fluidité est une étendue du sens. Fantasme du corps, jouissance du corps, jouissance de l'imaginaire. L'être de jouissance dans un continuum de désir qui va de soi à soi. A prendre en compte la mise à plat du noeud borroméen et les jouissances identifiées par Lacan, jouissance, phallique, jouissance Autre, jouissance du sens, jouïs-sens et celle de l'objet a en place du plus-de-jouir, posons-nous la question, les non-binaires de quoi jouissent-ils au fond ? La jouissance phallique est dénoncée, rejetée. On peut aussi se demander où est passé l'Autre de la jouissance Autre ? Car l'Autre sexe, aussi, est nié... ni femme, ni homme, alors s'agirait-il d'un entre deux purement auto-érotique ? Curieusement, je dirais qu'à regarder de près, il y aurait un privilège de la jouissance du sens, « j'ouïs-sens » émanant du fantasme du corps. Accouplement du fantasme et du réel où l'instance nommante serait le corps de la *jouissance*.



Je fais également remarquer que pour certains la fluidité n'est pas sans angoisse et qu'elle n'est pas un choix de départ. Je crois qu'il y a un point important à saisir ici, que le choix non-binaire, avant d'être un choix, est quelque chose qui se présente au sujet comme une indétermination. Un objet non-identifié pour un sujet non identifiable. Pour conclure, une petite vignette clinique : j'ai reçu avant l'été une jeune adolescente, pour qui tout être vivant et aimée (sa meilleure amie, son cousin, son chien), était pris immédiatement comme un objet sexuel, c'était devenu un automatisme (maniaque ?) accompagné d'angoisse et de culpabilité chez elle. Alors elle panique, « suis-je homosexuelle, incestueuse, atteinte de zoophilie ? » Elle dit avoir une amie qui se revendique déjà pan sexuelle, non-binaire, etc. mais ces nominations prêt-à-porter, offertes par le marché ne lui collent pas à la peau. Alors que cela aurait pu venir soulager la culpabilité et les angoisses de cette jeune fille, ça aurait pu venir nommer « son automatisme sexuel ». De dire par exemple, « je suis pan sexuelle », or, ça engloberait tout, c'était réglé. Voilà, je peux « désirer tout ce qui bouge, car il y a un nom pour ça ». Ça aurait pu venir combler la béance, comme dit Lacan, ça aurait pu parer l'impossible de ce qu'elle vit. Mais non, elle me demande à chaque séance : « est-ce que c'est grave de penser ces choses-là ? », car sa mère lui dit, « mais non, ma chérie, ce n'est pas grave ». Je vous demande, est-ce que cela est grave pour une jeune fille de 13 ans d'avoir des fantasmes sexuels avec sa meilleure amie, son cousin ou son chien ? Le normal et le pathologique, quelle frontière ? Ce qui est grave c'est l'effet en elle de cet automatisme, vu que ça l'angoisse beaucoup. Il me semble qu'une des fonctions que peut avoir le non-binarisme, au-delà de l'aspect identitaire, est celle d'essayer de parer à ce type de réel, celui du corps sexué, celui d'une jouissance maniaque obsédante qui envahit ce même corps, la pensée et l'esprit. Un type de jouissance qui a dû mal à trouver des bords, des points d'arrêt. Jouissance maniaque qui est aussi le nom de ce fantasme du « tout potentiellement possible » de notre époque, une sorte de produit hybride du discours de la science et du discours capitaliste dans lequel nous baignons tous. Alors quoi faire ? En tant qu'analystes, nous n'avons qu'à laisser venir, puis accueillir et écouter ceux ou celles que viennent frapper à notre porte.